Shaykh Muusa Kamara, *Florilège au jardin de l'histoire des Noirs. Zuhûr al-Basâtîn. I : L'aristocratie peule et la révolution des clercs musulmans (Vallée du Sénégal)*

S. dir. et avec une introduction de Jean Schmitz, avec la collab. de Charles Becker, Abdoulaye Bara Diop, Constant Hamès et al. Traduction de Saïd Bousbina (Publié avec le concours de l'Orstom et de l'Institut français de recherches scientifiques pour le développement en coopération), Paris, CNRS Éditions, 1998, annexes, bibl., fig., tabl., cartes (« Documents, études et répertoires »).

Pierre Bonte

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/2753>

DOI : 10.4000/lhomme.2753

ISSN : 1953-8103

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2000

Pagination : 278-280

ISBN : 2-7132-1348-7

ISSN : 0439-4216

Référence électronique

Pierre Bonte, « Shaykh Muusa Kamara, *Florilège au jardin de l'histoire des Noirs. Zuhûr al-Basâtîn. I : L'aristocratie peule et la révolution des clercs musulmans (Vallée du Sénégal)* », *L'Homme* [En ligne], 156 | octobre-décembre 2000, mis en ligne le 29 novembre 2006, consulté le 24 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/2753> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/lhomme.2753>

Ce document a été généré automatiquement le 24 septembre 2020.

© École des hautes études en sciences sociales

Shaykh Muusa Kamara, *Florilège au jardin de l'histoire des Noirs. Zuhûr al-Basâtîn. I : L'aristocratie peule et la révolution des clercs musulmans (Vallée du Sénégal)*

S. dir. et avec une introduction de Jean Schmitz, avec la collab. de Charles Becker, Abdoulaye Bara Diop, Constant Hamès et al. Traduction de Saïd Bousbina (Publié avec le concours de l'Orstom et de l'Institut français de recherches scientifiques pour le développement en coopération), Paris, CNRS Éditions, 1998, annexes, bibl., fig., tabl., cartes (« Documents, études et répertoires »).

Pierre Bonte

- 1 LE *Zuhur al-Basâtîn*, ouvrage de l'historien sénégalais Shaykh Muusa Kamara (1864-1945), formé aux écoles islamiques de la Vallée du Sénégal et des régions avoisinantes, mauritaniennes et sénégalaises, florissantes dans les siècles qui ont précédé la colonisation, a une curieuse histoire. Écrit à la demande du colonisateur, en l'occurrence de quelques-uns des administrateurs et militaires français – tels Robert Arnaud, Paul Marty, Henri Gaden, Maurice Delafosse... – qui, selon une tradition inaugurée par Faidherbe, ont porté un regard aigu sur les populations africaines de cette région, et qui ont laissé eux-mêmes des travaux importants, il est resté longtemps enfoui dans les archives après plusieurs tentatives de traduction avortées, hormis quelques publications ponctuelles récentes. Depuis plus de dix ans, une équipe de chercheurs français et sénégalais s'est attaquée à une tâche monumentale : traduire la partie essentielle de l'ouvrage (les trois quarts des 1 700 pages du manuscrit) consacrée à des données historiques et ethnographiques sur les populations du Fuuta Tooro. La publication de ce volume est le premier aboutissement du travail engagé et souligne

d'ores et déjà la portée considérable qu'il aura pour la connaissance des sociétés de cette région.

- 2 Dans une longue introduction, Jean Schmitz, qui avait la responsabilité de ce premier volume, jette les bases d'une analyse de l'œuvre. Il rappelle les traits caractéristiques essentiels de ces sociétés de langue puular, baptisées Toucouleur sous la colonisation, qui occupent le Fuuta Tooro. Il nous offre aussi une analyse précise des circonstances de la rédaction du manuscrit et des conséquences qu'elles ont eues sur la nature du travail. Celui-ci se situe à la convergence de trois traditions. Shaykh Muusa Kamara est avant tout un musulman imprégné de la culture arabo-musulmane qui a ici une longue histoire. Il s'inscrit dans les écoles de pensée et de diffusion d'un savoir classique, alimenté par les meilleurs auteurs sunnites. Le manuscrit est écrit en arabe et porte la trace conceptuelle de cette formation. Des notions comme celles de *nasab* (généalogie), *dawla* (État), *fitna* (conflit factionnelle, guerre civile), *hijra* (dissidence et exil) organisent le discours de l'auteur et rappellent les écrits d'illustres devanciers, Ibn Khaldûn en particulier.
- 3 Par ailleurs, Shaykh Muusa Kamara est issu d'une famille de notables de la Vallée du fleuve Sénégal, et il est étroitement mêlé à l'histoire et à la micro-histoire locale, celle-ci se jouant essentiellement autour d'enjeux fonciers et de pouvoir. C'est la tradition orale, recueillie avec soin et méthode, qui est la source essentielle de ses informations. Cette tradition est exposée et interprétée avec un surprenant esprit critique, que traduit par exemple le scepticisme quant aux origines arabes que se donnent, comme tant d'autres populations de cette région, les lignées peules.
- 4 Cet esprit critique tient-il à la troisième tradition qui est à l'origine de l'œuvre, à savoir les relations étroites établies avec les chercheurs et administrateurs français à l'intention desquels le manuscrit est rédigé, qui plus est dans une perspective de traduction immédiate en français ? Sans porter de jugement sur ce point, Jean Schmitz met l'accent sur le contexte colonial de l'entreprise et ses liens avec l'évolution du colonialisme et avec celle des projets scientifiques qui l'accompagnent. On peut discuter tel ou tel point. Ainsi, je ne pense pas que les influences de l'école durkheimienne se soient exercées fortement sur Delafosse, Gaden ou Doutté, moins encore sur Marty ou Le Chatelier, soucieux pour sa part de fonder un orientalisme politique largement situé hors du milieu académique. La politique « associationniste » dont Gaden se fait le chantre débute au Sahara occidental bien avant 1920, mais ne me semble jamais avoir été la position dominante des milieux coloniaux, ainsi que l'éprouvera Gaden lui-même, exclu à la fin des années 30 de ses fonctions de conseiller pour la Mauritanie. Jean Schmitz n'en dresse pas moins un tableau convaincant du contexte colonial dans lequel s'inscrit le manuscrit de Shaykh Muusa Kamara.
- 5 Le présent volume concerne essentiellement l'histoire des dynasties des *satigi deenyankoo* qui régnèrent sur la vallée entre le XVI^e et le XVIII^e siècle, ainsi que celle de la « révolution toorobe », à la fin du XVIII^e siècle, et du régime des *ialmaami* qui lui succède. Il relate également l'histoire des villages et des groupes lignagers situés dans la partie amont du Fuuta Tooro. Il est impossible d'entrer dans le détail des faits foisonnants qui sont rapportés, ni de juger de leur contribution à l'histoire et à l'anthropologie de ces sociétés. Je n'en ai d'ailleurs pas la compétence. Je me contenterai donc d'examiner un chapitre sur lequel je suis un peu mieux informé : celui des relations entre les populations du Fuuta Tooro et les *bidân* (Maures) qu'évoque ce volume.

- 6 Un point me frappe. Malgré une série d'anecdotes et deux annexes, dues à Ibrahim Sall et Olivier Leservoisier, qui leur sont consacrées, les relations historiques entre les deux groupes ne constituent pas une partie essentielle de l'ouvrage. L'histoire, largement commune, n'est pas partagée, comme je l'avais déjà noté à propos des Touaregs et des Hausa dans un article rédigé avec Nicole Echard¹. Par exemple, un événement aussi décisif que l'entreprise de Nâsir ad-Dîn à l'origine des mouvements islamistes qui se développent dans la Vallée et plus généralement en Afrique occidentale², n'est pas abordé.
- 7 Par contre, les données ethnographiques et micro-historiques ont l'intérêt majeur de montrer les continuités entre ces sociétés bidân et haalpuular que les anthropologues, aussi peu prêts à partager leurs savoirs locaux que les populations qu'ils étudient, n'ont guère mises en évidence. C'est le cas des lectures du *nasab*, c'est-à-dire des généalogies fondatrices et légitimantes, fortement patrilinéaires, comme dans la tradition arabo-musulmane, mais qui accordent une attention particulière aux positions féminines. Jean Schmitz insiste à juste titre sur le rôle de l'affinité et des mariages ; l'exposé récurrent des filiations utérines, l'existence de véritables réseaux utérins, que j'hésiterais pour ma part à baptiser matrilignées, la récupération, dans la lignée, de la descendance des femmes réduites en esclavage puis rachetées, sont, sauf en ce qui concerne ce dernier point, également observables dans la société maure. C'est aussi le cas de l'ordre politique, centré sur la même opposition entre autorité religieuse et pouvoir militaire (qui donnera les émirats maures), sur de fortes hiérarchies statutaires et des relations de clientèle (*al-wala'*). À ce propos, je ne suis pas sûr que l'emploi généralisé du terme esclavage pour désigner les relations entre les aristocraties militaires et leurs suites guerrières soit toujours heureux. Certes, l'esclavage a pu jouer un rôle majeur dans leur constitution, de même que dans la société maure où, au Brâkna en particulier, ces suites étaient composées d'affranchis (*harâtîn*) ; mais le terme *mawâlî*, comme l'indique l'emploi de *muwâlât* pour désigner l'alliance, implique une assimilation étroite des clients au *nasab* (généalogie) des « patrons » et même à leur *dawla* (pouvoir), qu'Ibn Khaldûn avait déjà étudiée.
- 8 Notons, pour conclure, le soin apporté à la traduction, délicate du fait de l'écriture en arabe de nombreux termes peuls, et à l'appareil critique sous la forme d'une abondante cartographie et de tableaux de synthèse, que compléteront des index dans le deuxième et le quatrième volumes. Il nous reste à attendre avec impatience cette suite annoncée.

NOTES

1. Pierre Bonte & Nicole Echard, « Histoire et histoires. Conception du passé chez les Hausa et les Touaregs Kel Gress de l'Ader (République du Niger) », *Cahiers d'études africaines*, 1977, 61-62, XVI (1-2) : 237-296.
2. Cf. Philip D. Curtin, « Jihad in West Africa : Early Phases and Interrelations in Mauritania and Senegal », *Journal of African History*, 1971, XII (1) : 11-24.

AUTEUR

PIERRE BONTE

CNRS, Laboratoire d'anthropologie sociale, Paris.